

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE PAR DECRET DU 9 AOUT 1937

des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
REUNIES

et de leurs GROUPES REGIONAUX : ROANNE, BOURGOIN, VALENCE, ANNECY, etc

Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6^{me})

Trésorier : M. P. MIGNOT, 4, rue Eugène-Manuel, Villeurbanne (Rhône).

ABONNEMENT ANNUEL : France et Colonies Françaises : 700 francs — C.C.P. Lyon 101-98
Etranger 800 francs

grottes dont est criblée la falaise de Vergisson qu'ont trouvé asile les hommes d'une époque bien plus reculée, le Moustérien; il y a quelques années, des vestiges osseux d'homme de Néanderthal, les premiers connus dans le bassin du Rhône, ont été découverts ici. Sous la conduite de J. COMBIER, du C.N.R.S. et directeur des circonscriptions préhistoriques de Lyon et Grenoble, l'un des sites en cours de fouilles a été visité; le remplissage d'un abri, formé par des nappes successives de cailloutis cryoclastiques würmiens, interrompues toutefois par un sol argileux interstadaire (tempéré) peut y être observé en coupe; sept niveaux archéologiques successifs, tous du paléolithique moyen, y ont été disséqués.

Dans l'intervalle des occupations humaines, la grotte a été fréquentée par les grands carnivores, Ours, Hyènes, Loups. Des pièces d'industrie lithique (du type Quina) ainsi que des ossements remarquablement conservés de renne, cheval fossile et bovidés ont été présentés aux excursionnistes.

La visite de ce remarquable gisement a été clôturée par une petite démonstration de fouille illustrant ce que les méthodes modernes de la Préhistoire ont apporté dans la reconstitution tant des traits de la vie paléolithique que du milieu naturel au milieu duquel subsistait cette humanité lointaine.

Au retour, deux arrêts eurent lieu pour la visite des châteaux de Pierrecloux et de St-Point-Lamartine.

PARTIE SCIENTIFIQUE

OU EN EST LA PHILOSOPHIE DE LA BOTANIQUE ?

par G. BECKER.

La plupart des botanistes à qui on poserait cette question la trouveraient sans doute absurde, et c'est un signe des temps. Nous croyons naïvement que toute science est constituée par la somme des faits reconnus et interprétés à l'intérieur d'une discipline, et nous en avons une notion purement quantitative. La botanique — on en dirait autant de l'entomologie ou de la zoologie — apparaît comme un catalogue bien fait et raisonnable dans lequel se trouvent rangés les phénomènes sous la forme la plus intelligible qu'il se peut. De là le mépris que les matières biologiques inspirent aux philosophes, et de là le désintéressement complet que nous éprouvons à l'égard de la philosophie. Nous nous imaginons que la philosophie n'est qu'un exercice vide de sens, et les philosophes ne voient en nous que les tâcherons un peu ridicules de dénombremments sans objet. Et tout ce malheur vient de ce que les philosophes ne sont pas botanistes, et que les botanistes sont étrangers à la philosophie. Ne connaissant rien à ce que nous recherchons, ils sont incapables de nous aider dans cette réflexion de la science sur elle-même qui est le fondement de la science, et à notre tour nous sommes incapables de formuler en termes convenables, et encore moins de les résoudre, les problèmes de méthode ou de conception qui nous tourmentent à chaque instant et dont nous nous débarrassons par des hypothèses ou des à-peu-près.

Les naturalistes classiques, comme LINNÉ, TOURNEFORT, ou les JUSSIEU ont tenté de trouver les assises métaphysiques de notre science. Nous trouvons aujourd'hui leur effort ridicule, et nous disons qu'il est "dépassé". C'est la formule à la mode pour rejeter ce qu'on ne veut pas

examiner. Il faut reconnaître que leurs tentatives sont de nature plus littéraire que réellement scientifique, et leurs effusions sentimentales ou leurs interprétations semi-religieuses ou magiques ne répondent plus à ce que nous attendons d'un savant qui parle de ses études. C'est pourquoi la philosophie botanique a si mauvaise presse. Mais il vaudrait mieux se rendre compte que ce qu'ils ont fait était tout ce qu'on pouvait faire de leur temps, que ces philosophies sont toujours à revoir, et que notre tour est venu, au lieu de nous moquer d'eux, de faire le point de nos connaissances et d'en établir le bilan. Chaque siècle a droit à son examen de conscience et le nôtre néglige de faire le sien. Nous n'avons pourtant rien à craindre car nous n'avons pas démerité. La botanique s'est enrichie depuis un siècle d'une façon prodigieuse, Elle a même proliféré en engendrant des disciplines nouvelles, comme la phytosociologie, la pédologie, et quelques autres. Le nombre des plantes s'est accru dans des proportions vertigineuses, et nous avons distingué des milliers d'espèces que nos anciens voyaient sans les reconnaître. Nous avons certainement du monde végétal une notion d'ensemble bien plus complète et plus complexe que nos prédécesseurs. A titre d'exemple, qu'on songe seulement aux découvertes de Noël BERNARD sur la végétation des Orchidées et aux prolongements qu'elles ont eu bien loin de leur point de départ. Beaucoup d'autres découvertes du même ordre ont donné au monde végétal des dimensions insoupçonnées et ont transformé du tout au tout l'idée qu'il était permis de s'en faire il y a seulement cent ans.

Mais justement, le nombre excessif pour notre esprit de ces découvertes nous a empêchés de les comprendre réellement, et la plupart d'entre elles nagent dans notre mémoire comme des faits isolés et curieux, qu'il est bon de connaître et dont nous ne tirons rien. Bien plus, la difficulté de toutes ces études a fait qu'elles sont tombées aux mains des spécialistes, qui passeront toute une vie à étudier un minuscule détail et n'auront plus le temps de savoir le reste. Il est juste que des hommes se consacrent à l'étude de la fécondation chez les Cucurbitacées, ou à la tubérisation des racines dans le genre *Cyclamen*, ou au mécanisme de préhensilité des pétioles de *Clématites*. Mais s'en tenir là, c'est s'avancer sur la voie dangereuse d'une pulvérisation de la science, qui ferait dire d'elle ce que CALIGULA disait du style de SÉNÈQUE : « C'est du sable sans mortier ».

Car si on retourne aux définitions, on découvre que la Botanique est la Science qui a pour objet l'étude des végétaux. Tout le monde est d'accord. Mais ensuite ? Il faut définir ce qu'est cette étude, et ce qu'elle doit être. Les Anciens, qui avaient peu l'esprit scientifique, se sont contentés de définir un certain nombre de plantes selon leur utilité ou leur vulgarité, et ils l'ont fait si mal que la plupart de leurs plantes sont indéterminables. Ce n'est qu'avec la Renaissance que s'est fait jour le véritable esprit botanique, et les premiers savants sérieux ont compris qu'avant de raisonner, il fallait savoir de quoi on raisonnait, et il ont commencé avec patience et passion ces dénombrements des formes végétales dont nous retrouvons le fruit dans nos flores actuelles. Ce premier travail était déjà de nature philosophique. En effet, l'idée de ces dénombrements eût été impossible pour qui n'aurait pas eu la notion d'espèce. Or la notion d'espèce est une réalité à peu près méta-

physique, puisque la nature ne nous fournit que des individus, et c'est par un effort original et considérable de généralisation et de comparaison que nous avons pu assimiler les uns aux autres les individus de suffisante ressemblance sous la rubrique d'une même espèce. Cette idée d'espèce est d'ailleurs très ancienne, puisqu'on en trouve la trace dans la Genèse : « Puis Dieu dit : Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce, et ayant leur semence sur la terre (Gen. I. 11). L'Éternel forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme. » (Gen. 2. 19) (Trad. Segond). Ce texte est particulièrement vénérable, car il est le fondement historique et théologique de toute l'histoire naturelle. Il reconnaît pour nous le devoir et la nécessité de nommer les espèces et en consacre l'existence. Il est vrai que nous ne saurions nous passer de cette première abstraction qui nous permet d'introduire une lumière dans le chaos des formes vivantes.

Ainsi s'est constitué peu à peu un réseau de noms, et c'est la nomenclature, de plus en plus complète, qui a pris dans ses mailles une part de plus en plus considérable du monde vivant. De sorte que le botaniste d'aujourd'hui qui nomme une plante nouvellement découverte ne fait que continuer Adam lui-même, et pendant longtemps, la Botanique n'a été que la connaissance des noms. Au reste, pour beaucoup de nos contemporains, elle ne va pas au-delà, et elle se réduit à un nominalisme intégral dont on comprend qu'il puisse paraître fastidieux.

Puis se sont établis entre les espèces des rapports qu'on peut dire horizontaux, c'est-à-dire qu'on a rapproché les unes des autres les espèces qui présentaient entre elles des ressemblances suffisantes, et ce fut la notion de genre, notion déjà plus difficile et moins sûre, mais de vaste conséquence, puisqu'elle était plus générale et permettait de concevoir d'un coup des groupes d'espèces. Autre effort : la conception des groupes de genres qui sont les familles, puis les tribus, les ordres et les classes. Ces distinctions d'apparence purement formelle ont pris un sens nouveau et pour ainsi dire temporel quand s'est imposée l'hypothèse évolutionniste. Tous ces groupements, au lieu d'être conçus d'une façon statique, l'ont été dans leur dynamisme et sont apparus comme un état seulement actuel des formes vivantes saisies dans un devenir dont les lois nous échappent encore en grande partie, mais dont nous savons qu'elles doivent exister. Et ainsi le monde végétal se révèle pour un homme averti comme donné non pas seulement dans le présent mais dans une histoire, et son infinie variété, en apparence absurde et hasardeuse, prend peu à peu un sens et devient intelligible, ou du moins nous savons qu'elle peut le devenir.

Quand on peut faire l'effort suffisant d'imagination qui nous conduit à concevoir dans son ensemble tout le manteau végétal du monde, des Mousses de la Toundra aux Lichens du Hoggar, de la selve Amazonienne aux plantes naines de nos Alpes, des Cactées du Mexique aux Mimosées d'Australie, des Lis du Japon aux Welwitschias du Kalahari, la classification, si aride aux yeux du vulgaire, s'anime tout entière et prend figure de révélation, si bien qu'au lieu d'être un simple objet de science sans objet qu'elle même, elle devient matière de contemplation et de

délectation, comme la peinture ou la musique, assurant ainsi à elle seule l'unité de notre esprit en effaçant la différence des modes de perception et des disciplines.

Je sais que les spécialistes de toute sorte trouveront ces réflexions puériles et ne prendront même pas la peine d'y penser. Mais on pourrait tout de même leur poser une question à laquelle ils auraient quelque mal de répondre. La voici. En vous acharnant pendant des années à élucider quelque minuscule détail, quel est votre dessein ? Voici un exemple, pris dans la mycologie. Il y a un Cortinaire qu'on s'accordait à nommer largus. On s'est longtemps entendu sur ce terme. Puis en y regardant de plus près, comme il arrive souvent, on s'est aperçu qu'il y avait peut-être douze ou quinze largus dans la réalité. Il faudra sans doute les efforts conjugués de plusieurs mycologues et pendant longtemps pour débrouiller ce labyrinthe et pour en définir correctement les éléments. Supposons que ce soit fait. Quel en sera le résultat ? D'abord d'allonger la nomenclature et de surcharger la mémoire. Si on doit s'arrêter là, toute cette peine aura été bien vaine, car nous n'aurons acquis que quelques détails de plus, et vides de sens. Au contraire, si nous arrivons, dans cette série d'espèces nouvelles à découvrir un sens et une raison, à compléter un enchaînement, ou à trouver pour toutes ces espèces une sorte de dénominateur commun, par exemple en déterminant, ce qui est possible, que toutes ces espèces sont des formes vicariantes d'un type commun dues à des différences de nutrition ou de mycorhizisme, alors nous aurons fait un grand progrès en rendant intelligible ce qui ne l'était pas et en introduisant une précision supplémentaire dans un secteur où la lumière n'était qu'une erreur que nous aurons corrigée en la décomposant.

C'est-à-dire encore qu'une masse de détails insipides viendront s'insérer dans une explication générale, qui elle-même se rattachera à une loi plus générale encore, et ce qui n'était que pâture de mémoire deviendra nourriture de l'intelligence. Je ne dis pas qu'un tel processus soit toujours possible, mais il faudrait toujours y tendre. Nous savons fort bien, avec notre technique, établir les faits. Mais nous oublions trop facilement que les faits ne sont rien en eux-mêmes, et que rechercher les faits pour eux-mêmes ou pour l'amour de l'art, c'est une absolue vanité. Parce que nous avons le souvenir ironique des savants anciens qui raisonnaient sans rien savoir et aboutissaient à des absurdités, nous croyons maintenant que les faits suffisent, et pensons avoir fait beaucoup quand nous en avons entassé des milliers dans nos fiches. Cependant, ce matériel, comme on dit, attend son interprétation, et c'est ici que le bât nous blesse. Les biologistes en général, et les botanistes aussi, ont eu une éducation philosophique si négligée, qu'ils font preuve d'une timidité incroyable d'imagination, et se gardent comme du feu d'une pensée d'ordre général dont ils ont peur qu'elle apparaisse grotesque ou prétentieuse. Pourquoi avoir peur ? L'essence de la pensée est de se tromper, et il s'agit seulement de se bien tromper, c'est-à-dire que toute erreur est profitable du jour où elle apparaît en tant qu'erreur. Elle deviendra alors une marche vers la vérité qui n'aurait pu être atteinte sans elle. Nos plus grands maîtres eux-mêmes tombent dans ce travers, et souvent par excès de modestie. Ils ont trop réfléchi à leur science pour n'avoir pas sur elle des idées intéressantes, et on le sait, puisqu'ils

les livrent volontiers dans la conversation. Mais ils ne les écrivent jamais, et ils ont tort. Ils sont comme des poètes qui auraient trouvé toutes les rimes et qui refuseraient d'écrire leur poème.

Le Bulletin de la Société Mycologique de France a publié voici quelques années un article bien remarquable de Julius SCHAEFFER, intitulé « Philosophie du genre *Russula* ». Je pense qu'il est passé inaperçu parce qu'il était rédigé dans un allemand assez difficile, et aussi parce que ses conclusions étaient un peu hasardeuses. Mais il fallait commencer, et nous donnerions cher pour posséder une philosophie du genre Cortinaire, ou du genre Coprin, et de tous les autres successivement, et de même pour les Phanérogames. On peut songer avec regret que si nous avons une vue d'ensemble suffisante du genre *Rosa*, par exemple, c'est aux Rosiéristes que nous le devons, eux que les botanistes purs rangent sous la rubrique un peu infâmante de "Botanistes horticoles". Ils ont cependant donné là l'exemple d'un travail excellent, intelligent et utile.

Que conclure ? Ceci seulement : il n'y a pas de détails dans la Nature, et tous les faits méritent d'être observés et connus. Mais les détails n'ont un sens que du moment où ils permettent d'accéder à une loi plus générale qui les explique et leur donne ce sens. En conséquence, il serait bon que tout botaniste, dans ses travaux les plus particuliers, ne perdît jamais de vue l'ensemble de l'édifice dont il est l'architecte et le maçon. Pour les Sciences de la Nature, la quantités des matériaux compte moins que le parti qu'on en tire. Les faits qu'on peut constater n'y ont pas d'existence en soi, et tout doit y être ramené à la mesure de notre propre intelligence. C'est un choix à faire une fois pour toutes : croire, à l'américaine, que l'accumulation peut tout, ou croire que c'est notre esprit qui détient l'ordre des choses, que nous construisons cet ordre pour nous et qu'il dépend de nous. On a beau mépriser la philosophie, je défie qui que ce soit de se dérober devant les deux termes de cette alternative. Pour moi, mon choix est fait, et une fois pour toutes.

Présenté à la Section Générale en sa séance du 17 mai 1958.

ABERRATIONS NOUVELLES DE BUPRESTIDES

par Léon SCHAEFFER.

Melanophila picta s.sp. *decastigma* ab. **Stephanesi**.

Trois taches sur chaque élytre : la 2^e suturale et les 3^e et 4^e latérales. Signalement : 2, 3, 4. Hérault : St-Etienne-d'Issensac !

Phaenops sumptuosa ab. **bimetallica**

Avant-corps verdâtre, élytres doré cuivreux. La forme typique décrite par ABEILLE DE PERRIN est « en entier d'un vert bronzé-doré ». Pyrénées-Orientales : Vernet-les-Bains !, Los Masos !

Anthaxia hungarica ab. ♂ **Lambeleti**.

Bandes foncées pronotales élargies et fusionnées, formant une seule large bande médiane. Gard : Valbonne (J. LAMBELET).

Présenté à la Section Entomologique en sa séance du 11 juin 1958.